

Saint-Louis 4 Women's Rights
SL4WR, c'est quoi ? Viens découvrir le programme de cette année > p. 4-5

L'endométriose, c'est quoi ?
T'as déjà entendu parler de l'endométriose ? On t'explique ce qu'il y a à savoir > p. 18-19

Rubrique découverte
Tu veux t'informer sur le féminisme ? Voici les recommandations d'Arielle > p. 23 à 25

Le Marais News

Mars 2022

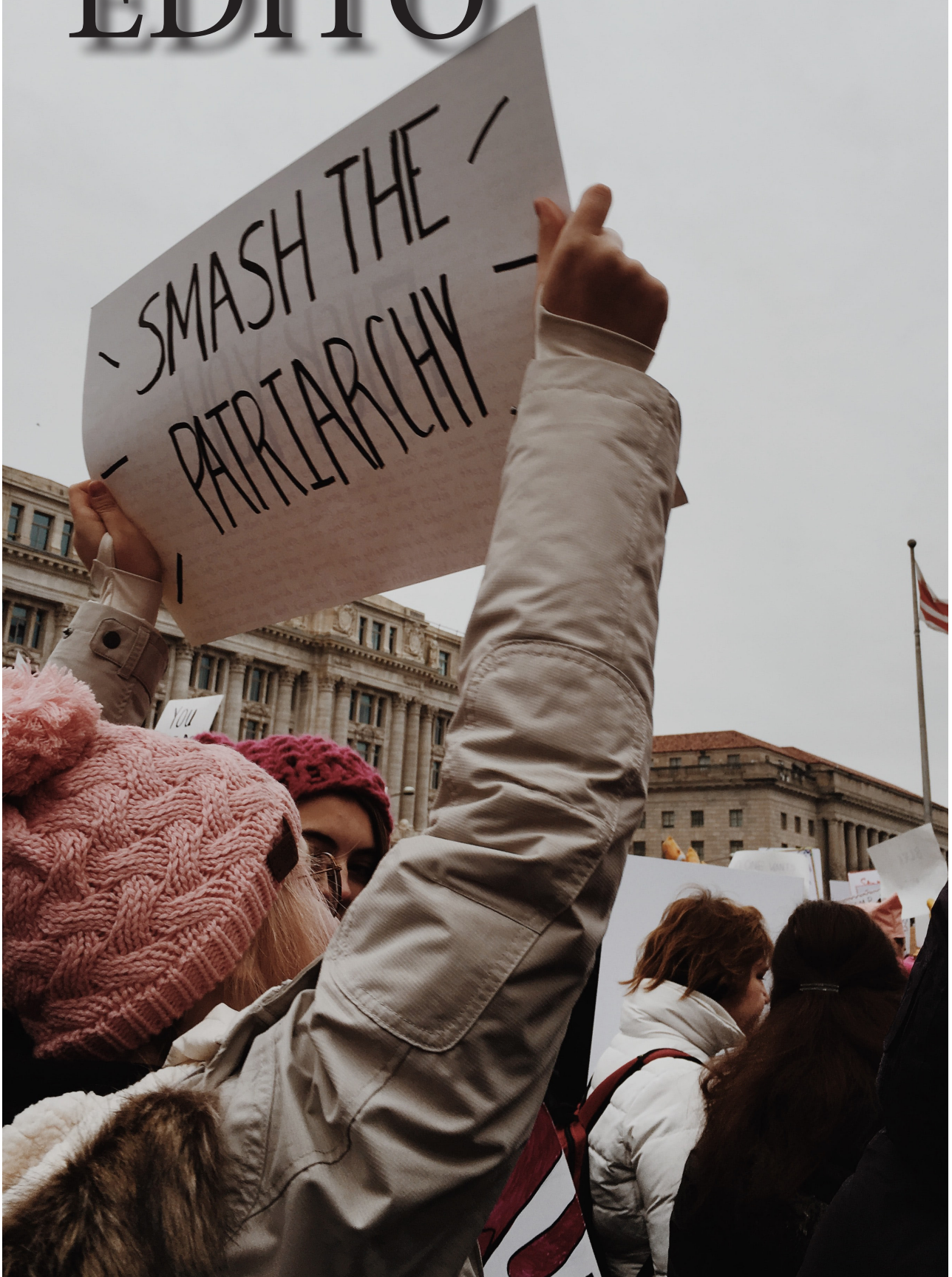
Actualité étudiante

Université Saint-Louis



CAUSL.NET

EDITO



Chères lectrices, Chers lecteurs,

En ce 7 mars 2022, vous tenez entre vos mains la quatrième édition de votre journal étudiant, le Marais News. Toute la rédaction se joint à nous pour vous souhaiter une merveilleuse nouvelle année.

Nous, Jade et Simon, rédacteurs.rices du Marais News, étudiant.e.s à Saint-Louis et membres du CAU, prenons la plume, non sans une certaine fierté, pour lancer cette édition particulièrement chère à nos yeux, consacrée au féminisme et aux droits des femmes, sujets d'une importance capitale dans notre société, ainsi qu'à une plus petite échelle, dans notre université !

Comme vous aurez pu le comprendre, le dossier principal de cette édition aura trait à différents sujets se rapportant aux luttes féministes et aux droits des femmes, notamment à travers la belle collaboration de Saint-Louis for Women's rights et de la Quinzaine du genre.

Au programme : un article examinant le lien entre les hommes et le féminisme, un autre traitant de la contraception, des recommandations de livres et de podcasts, ... Le Marais est également fier d'avoir collaboré avec : Théa Seutin, notre commissaire politique et citoyenneté qui s'est notamment occupée de l'organisation de SL4WR ; le cercle Fe-male ayant rédigé un article fondé sur plusieurs témoignages et évoquant l'importance d'avoir un cercle féministe à l'université ; le Kilimandjaro pour un article sur la sexualisation des afro-descendants et enfin, Diane Bernard, membre du Conseil d'accompagnement à la politique du genre et organisatrice de la Quinzaine du genre.

En fin d'édition, vous pourrez également retrouver un article, en collaboration avec le S.O.A.R, qui à l'aube d'une session d'examen encore "extraordinaire", porte un regard autre sur l'échec en général, ainsi qu'une toute nouvelle rubrique, surnommée «Marais Ta Grande Sœur».

Nous sommes conscient.e.s que cette édition aborde des thématiques qui peuvent faire l'objet de débats ou de potentiels désaccords, traite de sujets sensibles, tels que les violences sexuelles et sexistes et rapporte des témoignages difficiles... Soyez donc particulièrement prudent.e.s et doux.ces avec vous-mêmes lors de la lecture de cette édition. La rédaction est à votre écoute et se met à votre entière disposition pour recevoir vos remarques à cette adresse : maraisaintlouis@gmail.com.

Féministement vôtre,

Jade Vander Biest et Simon Glaude.

**GIRLS JUST
WANNA HAVE
FUNDAMENTAL
HUMAN RIGHTS**

Saint-Louis for women's rights

Vous n'avez pas pu le manquer si vous êtes un.e habitué.e de Saint-Louis, le début du mois de mars est marqué, depuis deux ans, par l'organisation d'événements autour des droits des femmes.

Saint Louis For Women's Rights (ou encore, SL4WR), c'est d'abord l'histoire de l'idée de plusieurs président.e.s de cercle, qui, début 2020, ont décidé de rassembler les organisations étudiantes de l'université pour mettre sur pied une semaine entière d'événements autour des droits des femmes. Les conférences, projections de films et documentaires, tables de discussions, formations et débats s'étaient enchaînés, accompagnés d'un départ groupé pour la manifestation du 8 mars et d'une soirée de clôture.

En 2021, malgré la pandémie, la commission politique et citoyenneté du CAU reprend l'organisation de cet événement en main et fédère, une nouvelle fois, les organisations étudiantes autour de ce projet. L'événement est une réussite, s'étalant d'ailleurs sur 11 jours!

SL4WR doit alors s'adapter et ce sont des activités en ligne qui animent le début du mois de mars des étudiant.e.s! Série de posts informatifs sur les réseaux, podcasts, conférences, débats et performances artistiques prennent vie sur les écrans et marquent une édition grandiose!

Si vous vous demandez ce qui va animer vos journées et soirées du 7 au 18 mars 2022, la commission politique et citoyenneté et une dizaine de cercles et kots à projets ont la réponse à votre question! SL4WR revient pour une nouvelle édition, sous une nouvelle formule, marquée par la collaboration avec l'organisation de la Quinzaine du genre!

Wow, ça fait beaucoup d'infos, on récapitule!

La Quinzaine du genre, c'est cet événement qui, tous les deux ans, propose des événements variés autour des droits des femmes, organisé par le Comité d'Accompagnement à la Politique du genre (CAPG), composé de professeur.e.s, assistant.e.s, membres du personnels, doctorant.e.s et étudiant.e.s qui se chargent d'intégrer les questions liées au genre dans la vie quotidienne de l'université et de sa gouvernance.

Après discussion entre les organisations étudiantes et le CAPG, l'idée de deux semaines d'événements exclusivement consacrés aux droits des femmes s'est dessinée, afin de nous informer sur les droits des femmes et plus précisément sur la question des liens entre sexe, genre et pouvoir.

On t'attend de pied ferme pour réfléchir, débattre et s'amuser durant 17 jours de conférences, débats, concours, prestations artistiques, posts sur les réseaux sociaux, projection de films et bien plus encore!

Au plaisir de vous croiser durant la quinzaine!

Merci à Hatim, Noa, Clara, Isaline, Gloria, Lionel et Linh!

Rédigé par Théa Seutin

QUINZAINES DU GENRE - SL4WR

Le calendrier

LUNDI 7

Inauguration, vernissage de l'exposition photo et réception
17h : Conférence de Marie-Cécile Navés, « La démocratie féministe pour réinventer le pouvoir avec Sarah Schlitz »
(Secrétaire d'Etat à l'égalité des chances) et Françoise Roels (présidente de Women on Board)

Lieu : Auditoire 1

LUNDI 14

12h30 : Quelques propositions littéraires, avec Manon Delcour et Emilie Ieven

Lieu : P61

20h30 : Blind test-artistes féminines (Music'All)

Lieu : CH

MARDI 8

20h30 : Soirée jeux de société (FritKot, Kotopoly, Civix)

Lieu : hall des kots Ommegang (à confirmer)

MERCREDI 9

19h30 : Prestation Zouzslam et T.A (CAU x Music'All)

Lieu : Amphi.

JEUDI 10

12h : Que toutes occupent la ville ! Balade féministe avec la collective Noms Peut-être

18h-21h : Ciné-débat : "Les nouvelles guérillères" (Kili), Lieu : Local 301

VENDREDI 11

12h30 : Conférence-débat, "Ecoféminisme, pouvoir et révolution" avec Marie Gilow et Benedikte Zitouni (discutante)

Lieu : Salle des examens

JEUDI 17

17h : Concours d'éloquence

Lieu : Auditoire 1

VENDREDI 18

16 h : Que toutes occupent la ville ! Balade féministe avec la collective Noms Peut-être

18h : Conférence-travaillieuses du sexe (ELSA)
Lieu : auditoire 100

Rencontre avec Diane Bernard

Avec la Quinzaine du Genre qui débute cette semaine, l'équipe du Marais News a voulu en apprendre davantage sur cet événement qui va occuper l'Université pendant les prochains jours. Pour ce faire, nous avons rencontré Diane Bernard, professeure de droit et de philosophie et membre du Conseil d'Accompagnement à la Politique et du Genre (CAPG) de Saint-Louis. Voici ce qu'elle nous a confié.

Qu'est-ce que le CAPG ? Quelles actions mène-t-il ?

Le Conseil est une instance non décisionnelle, composée uniquement de volontaires motivé.e.s et intéressé.e.s par cette problématique, qu'ils soient des membres du personnel, des professeur.e.s, des chercheur.euse.s, des membres du corps administratif, des étudiant.e.s ... On essaye dans la composition de trouver une diversité à plusieurs égards : des gens de toutes les facultés, des gens de tous les corps universitaires, une diversité homme-femme. Il se réunit à peu près deux fois par an mais cela dépend aussi des demandes et des événements. L'idée du Conseil est d'être une force de proposition pour de nouvelles idées en matière de politique de genre et une ressource dans le cas où les autorités auraient des questions.

Par exemple, lors de la dernière réunion, nous avons reçu des étudiant.e.s transgenres pour une problématique de toilettes hommes et femmes. Apparemment, la demande n'a pas été adressée aux autorités, nous allons sans doute prendre l'initiative. Ce sont des petites questions comme ça qui sont en fait des choses importantes. Et parfois, ce sont des choses plus générales, comme la parentalité et l'accompagnement de jeunes chercheuses dans leur congé de maternité ... Nous proposons des choses à différentes instances décisionnelles de l'université. Ce Conseil s'adresse à toute la communauté universitaire, aussi bien en tant qu'étudiant.e ou en tant que membre du personnel.

Est-ce une cellule récente ?

Il me semble qu'elle date de 2016/2017 ... Cela fait quelques années. La politique de genre a connu un développement ces derniers temps, car ce sont des problématiques beaucoup plus relayées par les médias, aussi dans le débat public et la communauté étudiante grâce à la création de nouveaux cercles comme Fe-male et C-LGBTQ+. Ce sont ces choses qui font que ça bouge et qu'on s'y intéresse plus qu'avant.

Pourquoi avez-vous rejoint le CAPG ?

Cela fait plusieurs années que je suis très investie dans ces questions-là. Dans le milieu associatif bruxellois, d'une part, puisque je fais partie d'une ASBL de juristes féministes (Fem&LAW) qui travaillent sur ces questions du lien entre le droit et le féminisme, comment le droit peut aider les femmes, ... Et puis, ces questions se reflètent dans mes recherches également. En fait, quand j'ai été travailler quelques mois aux Etats-Unis, j'ai réalisé qu'il était possible de faire de la recherche à ce sujet-là. La recherche en droit est toujours un peu compliquée à comprendre de l'extérieur. C'est vraiment essayer d'analyser le droit, de mieux le comprendre ce phénomène, de faire des propositions pour l'améliorer, le rendre plus égalitaire.

Pour moi, jusqu'à cette époque-là, la recherche et l'activisme, la question militante étaient deux choses dissociées. Aux Etats-Unis, j'ai réalisé qu'il y avait tout un courant de recherche qui était très proche de la philosophie et de l'épistémologie et qui travaillait sur ces questions de l'intersection entre les enjeux de genre et les enjeux juridiques. J'ai découvert cette nouvelle littérature et depuis, j'ai beaucoup travaillé et écrit là-dessus. Comme j'associais les deux et que j'avais l'envie de faire changer les choses, le recteur m'a demandé si je voulais m'investir dans le Conseil.

Quels sont les futurs projets du CAPG et de l'Université concernant les questions de genre que vous voudriez développer ?

Déjà, je voudrais être à l'écoute du public étudiant. À cet égard, il y a encore des choses à changer au niveau de tout ce qui est festivités dans lesquelles il y a encore beaucoup de violence (#balancetonbar #balancetonfolklore). Ce n'est pas que la question des baptêmes, c'est la question plus large des fêtes où il y a encore beaucoup de problèmes. On verra bien ce qui sort du collectif.

Ensuite, sur le plan du harcèlement et des violences, il y a la question du signalement. À Saint-Louis, nous n'avons normalement pas de squelettes dans le placard mais cela veut aussi dire qu'il y a des choses qui ont eu lieu et dont on n'a pas eu connaissance. L'enjeu est de savoir comment on peut faire pour être au courant et réagir au mieux. Je veux réfléchir à cette problématique avec plusieurs autres collègues motivé.e.s, donc j'espère qu'on pourra en faire quelque chose de constructif. J'ai aussi envie qu'on puisse être une force de ressource, et donc avoir une page sur le site internet qui soit vraiment « qu'est-ce qui se passe ? » : partager des informations sur les meilleurs endroits pour porter plainte, ou qu'est-ce qu'une infraction sexiste, etc.

Chaque année, au niveau du personnel, il sort un rapport sur l'égalité écrit par Laura Bertora. On voit aujourd'hui qu'à l'Université, il y a les mêmes questions et stéréotypes de genre qu'ailleurs, la progression de carrière n'est pas la même chez les hommes ou femmes, par rapport à la prise de parole, à la valorisation des recherches, la prise au sérieux ... Hommes comme femmes, tout le monde, à l'Université et ailleurs, est encore pris dans des stéréotypes de genre et c'est passionnant d'arriver à identifier dans quelle mesure on croit qu'on est objectif mais en fait, pas du tout.

Nous avons également entendu parler du Plan Sacha, pourriez-vous nous en dire davantage ?

Le Plan Sacha* était un projet qui avait déjà commencé avant toute la vague Balance Ton Comitard... Ça a été retardé, mais nous aimerions que ces formations aient lieu chaque année, de façon à ce qu'il y ait un grand nombre de personnes qui puissent en bénéficier. C'est une idée qui dépasse complètement la seule logique des fêtes propre à Saint-Louis pour que dans toutes les fêtes, il y ait toujours des personnes formées qui sachent quoi faire. Dans les témoignages, il y a les témoignages dramatiques de victimes mais aussi ceux de personnes qui ne savaient pas quoi faire. Donc ce serait intéressant de mettre en place des formations qui, chaque année, forment 50 ou 100 personnes pour qu'il y ait toujours des personnes qui puissent agir peu importe le lieu.

Parallèlement à cela, nous avons aussi dans l'idée de faire des formations spéciales pour Saint-Louis, notamment celle avec un planning familial proche de l'Université. Ce serait bien car nous pourrions penser les formations avec les étudiant.e.s.

* ndlr. Plan Sacha organise des formations pour une "Safe Attitude Contre le Harcèlement et les Agressions" et pour prévenir et réagir contre les violences sexuelles et sexistes dans le milieu festif.

En quoi consiste la Quinzaine du genre ? Et pourquoi mener cette action ?

La Quinzaine du genre est un événement qui a normalement lieu tous les deux ans, mais ça fait trois ans avec le Covid. L'objectif est de faire réfléchir, de visibiliser les actions qui existent. Ça a lieu cette année en même temps que SL4WR et ça montre qu'à l'université, il y a pleins de gens qui s'investissent différemment, comme des cercles pas forcément centrés sur l'égalité mais qui y participent. L'idée globale est de montrer que Saint-Louis est prêt à se remettre en question et à réfléchir. Pour cette édition, il y aura pas mal de chouettes moments et activités assez diversifiées : conférences, exposition photo, concours d'éloquence. Du côté étudiant, il y a aussi pas mal d'organisations abordées sous des angles vraiment différents : afro descendance, écoféminisme, question de l'espace public dans la ville grâce à des balades dans la ville ... En effet, juste avant le blocus, il y a eu une réaction de dingue de l'organisation autour de SL4WR, et donc les collectifs ont décidé d'organiser ensemble afin d'éviter la concurrence.

Pouvez-vous nous en dire plus sur le thème "Quel genre de pouvoir" de cette édition ?

Comme nous avons beaucoup travaillé ces dernières années sur la question des violences, nous trouvions intéressant de s'orienter vers une problématique un petit peu différente même s'il y a toujours des questions de violence bien évidemment. Nous trouvions que réfléchir à la question du pouvoir était intéressant par rapport aux bacheliers proposés à Saint-Louis (quand on est en sciences politiques, en socio ou en droit...on réfléchit beaucoup à la question du pouvoir).

L'idée était de mettre un coup de projecteur. J'ai l'impression qu'à ce sujet-là, il y a encore des aprioris que tout est réglé, que c'est la même chose entre les femmes et les hommes pour la question du pouvoir ... Dans la littérature féministe et les propositions politiques, il y a beaucoup de réflexion sur la question du pouvoir lui-même, avec des alternatives pour non pas dire qu'il faut une parité du pouvoir entre tout le monde mais se dire qu'il faut repenser tout le système de la société pour sortir de toutes les dominations et donc, réinventer ce que c'est le pouvoir, et la manière dont on l'exerce.

Pourquoi est-il important d'organiser ce genre d'action dans le monde universitaire?

La semaine dernière, il y a eu des articles sur le harcèlement dans le milieu universitaire. Les gens sont toujours surpris que cela ait lieu aussi à l'université, comme si ici, il n'y avait pas de racisme, de sexisme, de violence et que ce monde était différent des autres et meilleur. Alors que dans les faits, on y retrouve les mêmes problèmes et les mêmes phénomènes. Ils sont même parfois moins assumés car c'est un milieu très réservé, très politiquement correct et donc on n'ose pas toujours dire. Il faut prendre ça au sérieux et si on ne sait pas, c'est qu'on ne regarde et on n'écoute pas ce qu'il se passe ... Se donner de meilleurs outils à l'université est une démarche essentielle dans laquelle Madame Delforge est notamment très à l'écoute de cela et prête à prendre les mesures nécessaires. Dès lors, il y a la question d'assumer qu'on est un petit monde social à nous dans le grand monde social.

Puis, nous avons une responsabilité puisqu'on est tous et toutes des universitaires. Qu'on soit en BAC1 ou doyen, on a quand même bénéficié de la chance de faire des études, de réfléchir, de se former dans plein de matières. On doit en quelque sorte montrer l'exemple, les initiatives chouettes à prendre, les pistes de réflexion et d'investissement. À titre personnel, j'ai aussi assisté à des choses problématiques, en tant qu'étudiante, que chercheuse, que professeure et je trouve qu'on a encore beaucoup de progrès à faire.

Pourquoi vous êtes-vous engagée dans le combat féministe et plus particulièrement dans le CAPG ?

J'ai eu un féminisme assez tardif. Je suis toujours très admirative des jeunes adolescentes qui sont déjà très féministes et engagées. J'ai eu besoin de beaucoup de temps et aussi de quelques claques pour me rendre compte de ce qu'il se passait. J'ai longtemps eu cette posture un peu fermée d'autruche, à ne pas vouloir voir ce qu'il se passait. Cela n'a notamment pas été facile quand j'ai commencé à bosser à l'Université, où j'ai constaté que ce n'était pas pareil pour les hommes et les femmes. Ailleurs dans ma vie, j'ai aussi réalisé qu'il y avait quand même des choses différentes et difficiles dans les rapports homme-femme. Il a fallu du temps et c'est seulement vers la fin de la vingtaine que j'ai réalisé qu'il y avait un problème.

Je crois qu'il y a un saut de génération entre les étudiant.e.s d'avant et de maintenant, qui sont beaucoup plus engagé.e.s, conscientisé.e.s. Quand j'étais étudiante, on ne parlait pas de questions de genre, au sens le plus large, on ne parlait pas d'homophobie, de la question queer, de féminisme... J'ai fait des études de droit et philo dans lesquelles on ne m'a jamais parlé de tout ça. Je n'ai pas eu d'invitation à réfléchir et à la critique dans ce sens-là, contrairement à aujourd'hui où j'ai l'impression qu'il y a plus d'invitations à penser à ce genre de problématiques : féminisme, racisme, inégalités socio-économiques... À la fin de ma vingtaine, je me suis rendue compte du problème et j'ai commencé à m'y intéresser. Une fois que j'ai vu, je n'ai plus su arrêter de voir. On commence à conscientiser pleins de choses et même, après-coup, on se rend compte d'événements et de dimensions passées qui étaient problématiques. D'abord, j'ai commencé à lire, à m'impliquer personnellement. Puis, il y a eu ce séjour aux Etats-Unis où je me suis rendue compte que je pouvais en faire quelque chose dans mon travail: commencer à écrire sur ce sujet, enseigner, ...

Je me suis également impliquée dans cette association qui me tient beaucoup à cœur, Fem&LAW, et qui commence à être importante et entendue par les partis politiques, à la Chambre des représentants, par des associations... Même si cela change très doucement, c'est chouette de voir que l'on peut contribuer à quelque chose. Je siège aussi dans d'autres comités. Tout d'abord, le Comité Femmes et Sciences qui essaye d'améliorer la présence des femmes dans le milieu scientifique. Je fais aussi partie de la COGES, la Commission Genre en Enseignement Supérieur (qui fait partie de l'ARES) qui regroupe toutes les universités francophones et leurs différents corps.



Interview menée par Adrien Alost
et Jade Vander Biest

LE FÉMINISME : UNE LUTTE CONTRE LES HOMMES ?

Le féminisme est un ensemble de mouvements et d'idées philosophiques ayant pour vocation de définir et promouvoir l'égalité politique, économique, culturelle, sociale et juridique entre les femmes et les hommes en militant pour les droits des femmes dans la société civile et dans la vie privée. Il a pour objectif d'abolir les inégalités dans tous les domaines dont les femmes sont victimes. Et il n'est pas nouveau de dire que ces mouvements ont porté leurs fruits en octroyant de nombreux apports dont les femmes ne bénéficiaient pas avant, comme le droit de vote, le droit de disposer de leur propre corps ou simplement une répartition plus équitable des tâches ménagères par exemple. Il faut savoir que le combat mené depuis de nombreuses années (voire des siècles!) pour la revendication des valeurs et d'égalité de droit s'attaque donc à la domination masculine, le patriarcat et non pas contre les hommes. La preuve en est qu'il existe des associations mixtes comme « Mix-Cité » qui milite pour l'égalité des sexes.

On lit parfois dans les articles que les hommes « dominant », « sont dominants ». Pourtant, avec la désinformation, on aurait pu croire qu'ils sont eux-mêmes dominés par de fausses croyances et principes injustes qui fondent la société patriarcale. Le patriarcat est un système qui hiérarchise les hommes et les femmes. Si on veut changer le système, cela nécessite l'action de tout le monde.

Grâce à de nombreux mouvements et la volonté de faire entendre les voix des femmes du monde entier, ainsi que le soutien de certains hommes, les anciens systèmes ont commencé à se fissurer. Car les voix que l'on entend représentent la moitié de la population terrestre qui revendique des valeurs égalitaires entre les hommes et les femmes. Ce n'est donc pas une guerre contre les hommes, mais précisément contre la domination masculine.

Comme le dit le philosophe français Raphael Liogier « il est très difficile de prendre conscience du fait qu'on participe tous, en tant que partie prenante de la société, à la perpétuation des stéréotypes et des inégalités ». Les inégalités de genre sont présentes dans nos sociétés depuis tellement longtemps que ce système a été intériorisé. Cependant, la lutte contre le patriarcat n'est pas uniquement l'apanage des femmes. Bien que ces dernières aient subies des conséquences plus directes, manifestes et violentes, les hommes ne sont pas en reste. Le patriarcat met en évidence la différence entre le genre masculin et féminin et, par le biais de stéréotypes, catégorise tous les éléments de la vie de ce point de vue binaire. Ainsi apparaissent des valeurs « d'hommes », renforcés par des idéaux de ce que devrait être ou faire un homme.



Le concept de virilité pose problème car il accentue l'idée que l'homme est supérieur à la femme et qu'un homme qui se comporterait comme une femme, tel que c'est communément et socialement admis, ne serait pas un véritable homme ou un homme « inférieur ». La gente masculine a alors tout intérêt à combattre le système patriarcal pour pouvoir être libre des rôles qui lui sont attribués et des injonctions de la masculinité. Oui, un homme ça a aussi des sentiments et ça peut les exprimer. Oui, un homme peut aussi s'occuper des enfants et de la maison. Oui, un homme peut s'habiller comme il le souhaite. Oui, un homme n'est pas nécessairement tout musclé. Femmes et hommes ont tout à gagner de la déconstruction du patriarcat et de ce qu'il leur impose afin de pouvoir s'épanouir socialement et individuellement.

Même si se revendiquer féministe et agir dans ce sens est bien vu publiquement, les hommes doivent également rester cohérent dans leur sphère privée. Que ce soit au niveau de leurs relations avec des femmes ou de l'éducation de leur entourage, ils peuvent aussi participer au sein de leur cercle plus restreint. C'est même là que l'on reconnaîtra le véritable engagement de l'homme pour le féminisme et la fin du patriarcat, car il ne s'agira pas de correspondre à un idéal sociétal mais de poser des actes concrets en lien avec des convictions réelles.



L'éducation reste le principal vecteur de changement social. Il est notamment important de ne pas rester silencieux et indifférent lorsque l'on assiste à des comportements ou remarques sexistes (en présence de femmes ou non), mais également d'expliquer pourquoi cela ne se fait pas. L'éducation familiale est souvent la plus préminente dans le développement d'un être humain qui aura tendance à reproduire ce qu'il voit et apprend. Si les parents genrent les tâches ménagères, les sentiments, les jeux, ..., les enfants agiront fréquemment de la même manière. La déconstruction du patriarcat est autant une affaire collective qu'individuelle, publique que privée.

Pour terminer, voici une liste non-exhaustive de ressources en ligne invitant les hommes à s'impliquer dans les féminismes et la déconstruction des dictats patriarcaux :

Sur Instagram : @tubandes
@lesgarconsparlent
@baptiste_new_masculinité
@nos_allies_les_hommes

Sur Spotify : les podcasts « Les Couilles sur la table »,

Sur YouTube : Ben Névert

A lire : "Réinventer le masculin" de Ferdinand Ritscher et "Je ne suis pas viril" de Ben Névert.

Rédigé par Adrien Alost et Natia Nadoyan

LE NEC PLUS SUTRA DU DESIR

Le Kamasutra est souvent perçu dans les sociétés occidentales comme étant un catalogue de positions à utiliser pour pimenter sa vie sexuelle. Néanmoins, cet ouvrage d'environ 1700 ans est bien plus que cela. Cet article pose la question de ce qu'il est réellement et ce qu'il peut apporter dans les relations amoureuses.

À l'origine

Ce texte sanskrit, dont la provenance reste obscure est attribué au philosophe Vâtsyâyana, qui aurait vécu en Inde du Nord-Ouest entre le IIIe et le XIe siècle après J.C. L'ouvrage reprend une tradition ancienne de littérature dite kamashastra, traitant des arts amoureux en général et des pratiques sexuelles à l'occasion.

Le Kâma se rapporte à la divinité hindoue du désir amoureux, tandis que le sutra désigne un recueil de préceptes sanskrits (langue de la civilisation brahmanique de l'Inde) dans lequel sont réunis, entre autres, des règles sur la vie quotidienne. Le travail de Vâtsyâyana consiste donc à réunir ses enseignements sous forme d'aphorismes, qui ne se cantonnent pas uniquement à la description d'actes sexuels. Le chapitre dit des « 64 positions », auquel le Kamasutra est souvent réduit, ne représente qu'une infime partie du recueil original. En effet, celui-ci a égard aussi bien aux règles du mariage, qu'aux devoirs des époux, ainsi qu'aux arts de la séduction, ...

Le « livre de Kâma » se compose de sept chapitres, traitant de thèmes tels que les arts, les comportements citadins, l'union, les différentes pratiques sexuelles, comment séduire, et enfin « comment être heureux en amour » ou « comment réveiller la passion ». Le deuxième chapitre portant sur les arts du plaisir et de l'amour est le seul chapitre qui a gardé une certaine résonance dans le monde occidental moderne. Seulement, d'après l'autrice indienne Seema Anand qui étudie le Kamasutra depuis plus d'une quinzaine d'années, ce chapitre a été mal compris, mal traduit et donc mal interprété.

La « réputation sulfureuse » et la censure de l'ouvrage qui s'en est suivie sont en partie dues aux illustrations des 64 positions sexuelles. Pourtant, ces images ne sont pas d'origine. En effet, ces dernières datent du XVIe siècle. Elles ont été réalisées à l'usage de l'empereur moghol, Jalâluddin Muhammad Akbar, à qui aucun de ses éminents tuteurs n'avaient jamais réussi à apprendre à lire. Conséquemment, l'ouvrage circulera « sous le manteau » jusqu'à la fin des années 1950, avant d'être vendu par millions et traduit dans toutes les langues.

Le plaisir par l'écoute

Ne s'attarder que sur les fameuses positions que nous connaissons revient à perdre l'essence même de ce recueil. Contenant une forte dimension spirituelle, le kamasutra était vu comme une façon d'élever son esprit d'une manière qui n'était atteignable qu'à travers l'intimité physique. On pouvait également le comparer à une forme de yoga plus sexuelle. Pour atteindre cette élévation, il ne fallait pas seulement avoir des relations sexuelles mais rechercher le plaisir avant tout. La différence entre les deux est que tout être humain peut avoir des relations sexuelles mais la recherche du plaisir telle qu'encouragée dans le Kamasutra nécessite une intimité particulière avec le ou les différent.e.s partenaires.

Deux conceptions de la sexualité

Afin de parvenir à cette intimité, il y a plusieurs prérequis. L'un d'entre eux est la non-violence. L'auteur insiste sur le fait que l'on ne peut se permettre de blesser son ou sa partenaire même dans un élan de passion. Tout.e participant.e doit impérativement consentir à tout moment à l'acte accompli ainsi qu'à l'intensité de celui-ci. On y retrouve la thématique du consentement qui demeure pourtant occultée dans nos sociétés occidentales. La communication est également capitale pour atteindre cette intimité. Elle se construit en amont de l'acte, avant de savoir ce que le/la partenaire souhaite faire ou ne pas faire, mais également en aval pour un retour sur ce qu'il s'est passé en vue d'une amélioration au fil des pratiques.

Le Kamasutra de Vâtsyâyana reste un livre très métaphorique, à ne pas prendre dans son entièreté au premier degré. Du point de vue de la sexualité, les positions ne sont pas les uniques éléments à prendre en compte lors d'un rapport sexuel et servent plutôt de point de départ pour laisser libre cours à la créativité des partenaires, tout en s'écouter et se respectant mutuellement.

Le kamasutra et sa place dans la société

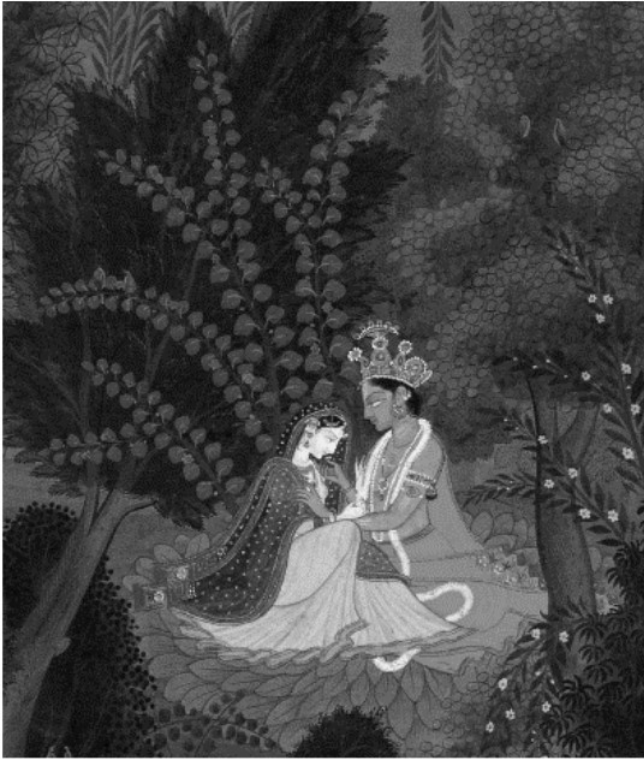
De prime abord, le Kamasutra ne s'intéressant qu'aux relations privées, on peut être amené à penser que ce sujet ne relève pas du domaine public. Toutefois, il fut pendant tout un temps distribué à chaque nouvelle personne au pouvoir. Cela est dû au fait que dans la société indienne il existe la croyance que la stabilité des relations d'un couple amène à la stabilité des relations entre les citoyens qui elle-même mènera à une stabilité de l'État. L'enjeu est donc triple ; spirituel, privé et public.



Comme dit plus haut, ce livre s'est démocratisé dans les années 1960 suite à une décensure. Peut-on alors considérer le Kamasutra comme un outil de libération sexuelle et sociale ? Le livre ne s'arrête pas à une simple dimension sexuelle et s'attarde sur de nombreux aspects de la vie quotidienne. De plus, le terme « libération » peut poser ici quelques problèmes. Pour pouvoir être libéré, il faut forcément avoir été emprisonné. La culture occidentale et ce qu'elle nous inculque comme valeurs ont permis de former cette « prison », notamment avec l'influence de la religion chrétienne qui a souvent tendance à diaboliser le sexe et les rapports charnels.



Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le texte de Vâtsyâyana, écrit vers le IV^e siècle et donc avant l'intensification des relations entre Orient et Occident, ne parle pas de libérer la sexualité. En effet, pour l'auteur et la société dans laquelle il vit, les rapports sexuels de tout genre font partie intégrante de la vie de toute personne. Il traite sans tabou, mais souvent de manière métaphorique, du plaisir féminin, de l'importance d'écouter son ou sa partenaire, des relations homosexuelles, de l'excitation, du sexe non-pénétratif, du sexe anal, et de plein d'autres points. Toutes ses pratiques et représentations sont pendant très longtemps restées avec une mauvaise connotation dans les contrées occidentales.



À titre anecdotique, ces deux conceptions assez opposées ont été formalisées au même moment. Alors qu'en Inde le Kamasutra était écrit, au même moment en Turquie se tenaient les premiers Conciles de l'Eglise chrétienne (Nicée en 325 et Constantinople en 381) qui formeront les fondements de la foi chrétienne. Avec ces rassemblements de religieux, notamment, le plaisir est devenu symbole de mal, le corps et le sexe menant tout droit vers l'Enfer. De l'autre côté du globe, Vâtsyâyana décrivait à quel point le plaisir et le désir sont bénéfiques et comment ils forment un chemin vers le Paradis. La narrative occidentale s'immiscera et s'imposera peu à peu en Orient aux travers d'échanges commerciaux, d'invasions, ou encore de la colonisation.

Il n'y a donc pas de prison sexuelle et conjugale qui cadenserait « naturellement » les rapports entre les humains comme pourrait laisser croire la pensée occidentale chrétienne. Le kamasutra n'a pas de vocation libératrice dans son but premier : l'auteur voulait répandre la meilleure façon d'être une personne civilisée. Cependant, une fois que le recueil a été confronté aux lunettes de l'Occident, il est clair que les populations ont pu y voir un moyen de s'émanciper des carcans établis socialement et qui imposent une certaine vision de l'amour, du sexe et du désir.

Enfin, pouvons-nous considérer que le Kamasutra a un certain écho féministe ? Il est évident que la puissance que ce livre peut avoir sur les relations affectives et sexuelles entre individus permet d'adopter une nouvelle approche entre les genres. Cependant, on retrouve aussi la présence de rapports sociaux de domination entre hommes et femmes dans le texte. Bien que la femme doit être davantage respectée et consentante, il persiste une forme de soumission féminine où elle tente de répondre aux besoins et désirs de son époux grâce à l'épanouissement personnel proposé dans le livre. Le Kamasutra était principalement destiné aux hommes, mais certaines parties de l'œuvre visaient plutôt les femmes dans le but qu'elles puissent satisfaire l'homme dont elles dépendaient. Vâtsyâyana défend aussi que la stabilité individuelle et domestique (même si c'est pour satisfaire son époux) permet de développer une société stable et fonctionnelle, ce qui pourrait légitimer la société patriarcale. Le débat reste donc entier, bien que pas mal d'éléments puissent être repris pour développer une sexualité saine, bienveillante, et qui ne reproduit pas les rapports sociaux de domination.

Rédigé par Adrien Alost, Simon
Glaude et Arielle Simon.

La contraception : mythe ou réalité ?

Il est impératif que nous précisions que cet article a été écrit en prenant principalement en compte des actes « hétérosexuels », entre une personne dotée d'un vagin et une personne dotée d'un pénis. Les explications que nous présenterons ici pourraient devoir être nuancées dans le cas d'autres types de relations.

Pour fournir des informations les plus précises possible, cet article a été lu et corrigé par 2 gynécologues.

1. Aucun risque de tomber enceinte en faisant uniquement les préliminaires. MYTHE !

Évidemment, le risque a tendance à varier avec le type de préliminaire effectué, mais le principe reste le même : tout contact de sperme (ou pré-sperme, à savoir le liquide incolore émis par le pénis) avec la vulve entraîne un risque de tomber enceinte et/ou d'attraper une MST, en ce compris un contact avec du sperme sur les doigts, pour autant que les doigts soient ensuite en contact avec la vulve et le vagin. Il est donc important de se protéger avant que les sexes ne soient en contact (y compris au travers d'un tissu, par exemple d'un slip) pour assurer ses arrières.

2. Il est impératif d'utiliser une double protection avant tout acte. RÉALITÉ, mais à nuancer !

Bien que la double protection (classiquement le préservatif contre les IST et un contraceptif hormonal ou un stérilet contre la grossesse) soit assez rarement utilisée (20% des jeunes, selon une enquête de l'Institution nationale de santé publique du Québec), la plupart des médecins préconisent cette méthode puisqu'elle est la seule qui permet d'être idéalement protégé.e sur tous les plans, non seulement contre une grossesse, mais aussi contre une IST.

La double protection préserve en outre d'un risque lié à une mauvaise utilisation de contraception (un préservatif peut être mal mis ou se déchirer, ...). De plus, sans s'étendre sur la question, cela permet non seulement une certaine indépendance des femmes (qui ne sont libres de choisir de se protéger elles-mêmes que depuis 1968 en Belgique) mais aussi une responsabilité des hommes (qui assurent une partie de la protection). Précisons tout de même qu'il est tout à fait envisageable, dans une relation où les deux partenaires se sont fait.e.s dépister, où ils n'ont pas d'autre partenaire et où ils donnent tous les deux leur consentement, de n'utiliser qu'une seule protection axée alors principalement contre le risque de grossesse.

3. Seuls les préservatifs protègent des IST. RÉALITÉ, mais encore une fois à nuancer !

Les autres moyens de contraception, comme la pilule ou le stérilet, ne protègent pas des infections sexuellement transmissibles. Ils sont uniquement utiles en tant que contraception contre les grossesses non désirées. Pour se protéger en cas de rapport risqué, il est important d'utiliser un préservatif ou un carré de latex. Cependant, toutes les IST ne sont pas entièrement couvertes par la protection du préservatif, c'est par exemple le cas de l'HPV (aussi appelé papillomavirus) dont les zones de contamination dépassent l'étendue d'un préservatif.

De plus, les IST ne se transmettent pas uniquement par pénétration, mais également par voie orale, voire même avec les doigts.

Pour des relations sexuelles les plus sécurisées possibles, il est donc important de veiller à avoir une bonne hygiène, de se protéger à l'aide d'un préservatif et de se faire dépister régulièrement.

Pour se faire dépister, plusieurs possibilités existent : vous pouvez aller chez un médecin, dans un centre de dépistage, dans un centre de planning familial ou encore dans une maison médicale. Le dépistage peut se faire de 3 manières : par une prise de sang, un frottis vaginal ou un prélèvement urétral, ou un prélèvement urinaire. Il est parfois nécessaire de combiner plusieurs de ces méthodes si vous voulez un dépistage complet car toutes les IST ne se dépistent pas de la même manière. La plupart des IST sont asymptomatiques, donc si vous prenez des risques, faites-vous dépister le plus rapidement possible.

4. La pilule est la méthode contraceptive la plus efficace, avec une efficacité à 100%. MYTHE !

En effet, non seulement il existe une multitude d'autres méthodes contraceptives aussi efficaces (entre autres le patch contraceptif, l'anneau vaginal, l'injection contraceptive, l'implant contraceptif,...) mais il est surtout erroné de dire qu'une méthode de contraception est efficace à 100%. Entre ici la notion d'indice de Pearl qui mesure l'efficacité d'une contraception utilisée de façon idéale (plus l'indice de Pearl est faible, plus la protection est efficace). L'indice de Pearl de la pilule est de 0,3% (ce qui signifie que sur un an, il y a 3 femmes sur 1000 qui tombent enceintes malgré une utilisation idéale de la pilule), contre 3% pour le préservatif masculin par exemple. À noter le terme « utilisation idéale » et non utilisation réelle : à cet indice, il faut ajouter les problèmes liés à une utilisation imparfaite de la pilule, notamment les oublis ou les maladies. La pilule, comme les autres moyens de protection, n'aura donc jamais une efficacité à 100%, d'où l'utilité de la double protection !

5. Les antibiotiques et la cigarette réduisent l'efficacité de la pilule. RÉALITÉ, mais à nuancer !

Des études ont montré que certains antibiotiques, utilisés notamment pour des infections respiratoires ou urinaires, réduisaient l'efficacité de la pilule. Pendant le traitement, il est conseillé d'utiliser un moyen de contraception additionnel (préservatif masculin ou féminin, carré de latex). Cela dit, on parle de certains antibiotiques ciblés, et il a été démontré que la plupart des antibiotiques utilisés dans des situations courantes n'ont pas d'effet sur l'efficacité de la pilule.

Quant à la cigarette, elle ne diminue pas l'efficacité de la pilule en tant que telle, mais augmente le risque d'accidents cardiovasculaires. Dans ce cas, le gynécologue prescrira une méthode contraceptive adaptée.

6. Le préservatif est le seul mode de contraception masculine. MYTHE !

Les modes les plus connus de contraception masculine sont le préservatif et la vasectomie. Le préservatif est non seulement le plus connu mais sans doute également le plus utilisé. La vasectomie, quant à elle, est une méthode reconnue mais qui peut être effrayante car elle est souvent vue comme une méthode de stérilisation définitive. Pourtant, elle est réversible dans 70 à 90% des cas. Cependant, l'opération inverse n'entraîne une grossesse que dans 50% des cas.

Il existe d'autres alternatives, mais elles ne sont pas encore reconnues et valides en Belgique à cause d'un manque de recul sur de grandes études. Ces alternatives sont au nombre de deux : la contraception thermique, et la contraception hormonale. La contraception thermique peut se faire par différents moyens : le slip chauffant ou l'anneau. Lorsqu'elle est utilisée correctement, cette contraception entraîne une diminution du nombre de spermatozoïdes dans les testicules. Pour que ce soit efficace, la méthode choisie doit être portée 15 heures par jour et devient efficace après 3 mois environ.

C'est totalement réversible puisqu'il suffit d'arrêter de porter la contraception pour que le nombre de spermatozoïdes remonte petit à petit. C'est également une méthode non hormonale qui n'aura d'influence ni sur la qualité des érections, ni sur la libido. Cette méthode n'a pas été testée sur une durée de plus de 4 ans et il n'existe donc pas de recommandation pour l'utiliser sur une période plus longue.

La contraception hormonale consiste à injecter de l'éthérate de testostérone en intramusculaire une fois par semaine. Cependant, aucune étude à long terme n'a été menée et l'OMS recommande l'utilisation de cette méthode pour une période de maximum 18 mois. Des effets secondaires similaires à ceux de la contraception hormonale féminine peuvent survenir : acné, prise de poids, augmentation ou diminution de la libido, ...

Il est cependant important de préciser que ces méthodes ne sont pas recommandées par les médecins en Belgique. La pilule contraceptive pour hommes est toujours en phase d'essais cliniques et n'a toujours pas été commercialisée.

En conclusion, on trouve peu d'alternatives masculines au préservatif mais elles existent tout de même.

7. Il est important d'aller faire pipi après une relation sexuelle, autant pour les femmes que pour les hommes. RÉALITÉ !

Autant pour une femme que pour un homme, aller aux toilettes et/ou prendre une douche après un rapport sexuel est important pour le bien-être du corps. Le fait d'uriner, pour une femme, permet d'empêcher que des bactéries propagées pendant le rapport ne restent dans l'urètre. Elles risqueraient de remonter jusqu'à la vessie et de provoquer une infection urinaire. Pour les hommes, le fait de nettoyer le pénis après un rapport est bénéfique également, cela permet d'éviter le développement de mycoses dans la zone chaude située entre le gland et le prépuce, d'autant que cette mycose pourrait être transmise à une partenaire féminine lors du rapport suivant.

8. Prise trop souvent, la pilule du lendemain rend stérile. MYTHE !

La communauté scientifique est unanime à ce sujet : la pilule du lendemain ne diminue aucunement la fécondité, même avec des prises renouvelées au cours de sa vie. La même chose est vraie en ce qui concerne la pilule contraceptive : aucun risque de fécondité irréversible. En revanche, il n'est pas conseillé de prendre la pilule du lendemain comme contraception quotidienne : elle ne peut généralement être utilisée qu'une fois par cycle, et n'est pas efficace à 100% (comme tout autre contraception). Bref, le monde médical préconise une utilisation raisonnée, mais sans hésitation en cas de doute (elle est généralement en vente libre dans les pharmacies) !

Rédigé par Louise Flahaut et
Héloïse Sac

L'endométriose, une maladie longtemps restée dans l'ombre

L'endométriose a acquis ces dernières années une place centrale dans les débats autour du monde médical et de la façon dont les femmes y sont reçues et traitées. Pourtant, dans la sphère privée, un certain tabou subsiste. Cet article est l'occasion de revenir sur cette problématique en exposant les différents enjeux.

En quoi consiste la maladie ?

Connue depuis 1860, cette maladie chronique bénigne et inflammatoire touche 1 femme sur 10 en âge de procréer et est également la première cause d'infertilité chez les femmes. L'endométriose est due à une localisation anormale des cellules endométriales : les ovaires, le rectum, la vessie, l'intestin, ... Ces cellules continuent cependant d'obéir aux cycles hormonaux : elles se congestionnent et saignent durant les règles ce qui peut provoquer des lésions, des kystes et des inflammations.

De forme légère à sévères, les femmes atteintes d'endométriose mettent environ 7 ans avant d'être diagnostiquées et prises en charge. De plus, les symptômes sont assez larges : douleurs pelviennes, crampes pendant les menstruations, douleurs et gêne pendant les rapports sexuels, problèmes intestinaux et lors de la défécation et de la miction. Dans les formes sévères, ces douleurs se relèvent être invalidantes et handicapantes au quotidien, pouvant même entraîner des incapacités à travailler.

La recherche médicale n'a pour l'instant pas encore su déterminer la cause de cette maladie de manière affirmée. Malgré cela, de nouvelles avancées ont été effectuées durant l'été 2021 grâce à un gène récemment identifié pouvant potentiellement être à l'origine de l'endométriose. Cela reste malgré tout flou.

Endométriose, un cheval de troie du féminisme

Depuis quelques années, le mouvement féministe a fait de l'endométriose un de ses combats. Cette maladie engendre différentes difficultés pour les femmes ayant leurs menstruations et sur leur potentiel désir de maternité. Ces deux aspects sont intrinsèquement liés au tabou des règles et au tabou de l'infertilité, tous deux fortement présents dans notre société.

Les règles, pourtant un processus naturel et essentiel, sont souvent associées à un sentiment de honte. Premièrement, le sang menstruel est souvent considéré comme impur de par son lien avec la sexualité. Les textes religieux ont également une part de responsabilité dans ce tabou puisqu'ils ont été un facteur important de diffusion de croyances autour des menstruations. Ces dernières étaient et sont encore parfois vues comme dangereuses, signes de péchés et annonciatrices de malheur. Dans certains cas, il était même requis de prendre un bain purifiant à la fin de ses règles afin d'enlever toute trace de sang. Ces croyances mythologiques, religieuses et culturelles persistent encore de nos jours de par les interprétations qui en ont été faites dans nos sociétés et qui influencent toujours nos comportements.

De plus, l'endométriase est la première cause d'infertilité féminine. Étant un sujet sur lequel il est compliqué de s'exprimer, les femmes ayant des difficultés à tomber enceinte doivent de surcroît faire face à une omerta qui les isole, les force à se taire et les culpabilise.

En effet, la maladie de l'endométriase cause généralement des complications et des difficultés dans la vie sexuelle des personnes atteintes. Des douleurs peuvent survenir lors des rapports et la fatigue chronique qui est un symptôme fréquent, peut fortement jouer sur la libido, ... Il est ainsi évident que l'endométriase a un impact sur les différentes sphères de la vie des femmes que ce soit sexuel, social, médical, relationnel, psychologique ...

Le sexisme étant présent dans toutes les sphères de la vie des femmes, le monde médical n'y échappe pas. En effet, les victimes font souvent face à des traitements et des prises en charge compliqués dus à une minimisation de leurs symptômes qui se révèlent être handicapants au quotidien. Certaines se retrouvent renvoyées chez elles avec une prescription de doliprane, d'autres se voient dire qu'il est tout-à-fait normal de souffrir lors de leurs menstruations, ... Ce sexisme est causé par une certaine domination masculine dans le monde médical. Cette maladie découverte depuis 160 ans et tout aussi récurrente que l'asthme et le diabète, a pourtant peu été l'objet, en comparaison de ces dernières, de travaux de recherche et est encore trop méconnue du personnel médical.

De par ce sexisme médical qui tend à minimiser et à négliger cette maladie car elle concerne les femmes et qu'elle est entourée de tabous tenaces, certaines femmes en viennent à développer une phobie médicale. Face aux jugements, aux remarques déplacées et aux traitements brusques de certains médecins, il est essentiel que les femmes aient conscience et connaissance de leur droit en tant que patientes. La situation tend cependant à s'améliorer ces dernières années de par sa récente médiatisation.

Les bonnes nouvelles

Il est également important de noter que ce 13 janvier a été votée, à l'Assemblée nationale française, une loi permettant la prise en charge de 100% des frais médicaux par l'assurance-maladie mais également la mise en place d'une triple stratégie : informer, faire connaître et prendre en charge la maladie. Du côté belge, cela traîne un peu. Bien qu'au moment où nous écrivons cet article (mis février) qu'une proposition de résolution a été adoptée par la COCOF et le parlement de la Fédération Wallonie Bruxelles. Cette proposition est, également, divisée en trois parties : la sensibilisation, la formation du personnel médical et le financement (il n'existe pour l'instant en Belgique aucun fonds dédiés à la recherche pour l'endométriase).

Ce 11 février dernier, la start-up Ziwig a affirmé avoir créé un test salivaire pouvant détecter l'endométriase en quelques jours. Mis en circulation, il pourrait révolutionner la manière dont l'endométriase est prise en charge. Il reste cependant beaucoup d'interrogations concernant ce dernier, il n'est pas possible d'affirmer pour l'instant qu'il tiendra ses promesses.

Si vous souhaitez continuer à vous renseigner, il existe un grand nombre d'associations, de podcasts, de livres, ... : groupe endogirl, podcast "Endométriase Mon amour", l'instagram "infoendometriose".

Rédigé par Arielle Simon et Jade Vander Biest

Et si on vous disait qu'on a toujours besoin du féminisme ?

TW : Violences sexuelles

Nous avons rencontré le Cercle Fe-Male USLB et ses co-présidentes Jessica Tielemans et Marie Mauriello dans le cadre de cette édition qui se concentre sur les droits des femmes, SLAWR et la Quinzaine du genre afin de parler de féminisme et de son actualité plus que primordiale.

Pour cet article, le cercle a recueilli en son sein une série de témoignages de violences sexistes et/ou sexuelles, avant d'écrire une courte conclusion.

Témoignage 1 :

Lorsque je suis rentrée dans la vie universitaire, il y a 3 ans déjà, j'ai eu, comme tout le monde, envie de nouvelles expériences notamment en soirée. J'étais sortie des secondaires avec très peu d'expérience avec les garçons car j'étais assez pudique, timide et je n'avais pas assez confiance en moi.

Dès le début, l'université m'a formaté à des violences que j'ai considérées comme normales mais également, et surtout, que mon entourage a voulu diminuer. Des garçons qui me touchaient alors que je ne voulais pas, qui me forçaient à les embrasser sinon j'étais perçue comme celle qui n'était pas fun, il y en a eu un qui a voulu me toucher pendant que je dormais. J'essayais toujours de trouver des excuses à ces personnes; elles avaient bu, elles n'avaient pas conscience de ce qu'elles faisaient,...

Et puis un jour, il y a eu le trop. Une connaissance m'a violée en soirée, alors que j'avais répété à de nombreuses reprises que je ne voulais pas qu'il me pénètre. Ce qui m'a marquée, outre le fait qu'il n'avait pas respecté mon avis, était qu'il ne se rendait pas compte de l'acte qu'il avait commis quand j'ai essayé de le confronter. Il n'avait pas la notion du consentement: pour lui c'était normal, j'étais dans son lit donc il y avait droit. Il a remis la faute sur moi, il m'a humiliée, il a détruit le peu d'estime que j'avais pour moi. Il n'avait aucune excuse, il était sobre et moi aussi. Derrière cet acte, il y a eu une violence physique et psychologique. Après cela, se sont passées des semaines d'angoisses, d'insomnies, de peur, de colère aussi, beaucoup de colère, de la méfiance.

Il y a les violences du viol mais aussi celles qui se passent après, lorsqu'on doit comprendre ce qu'il s'est passé, et qu'on doit guérir. C'est moi qui ai dû payer les pots cassés d'une éducation ratée. Je refuse de croire que c'était de ma faute, une victime de violence sexuelle n'est pas coupable de ce qui lui est arrivée, c'est la faute de l'agresseur.

A ce moment-là, je me suis rendue compte de la gravité du manque d'éducation sexuelle des gens. Grâce au cercle, j'espère que la communauté étudiante se conscientisera sur différents sujets, qu'elle apprendra des violences sexuelles perpétrées sur les femmes et sur les hommes et qu'elle pourra agir au sein de son entourage.

Je suis toujours là, je reprends ma vie en main petit à petit, mais je ne serai plus jamais la même.

Témoignage 2 :

A une soirée, un gars m'a agressée sexuellement et a tenté de me violer pendant que je dormais. Quand je l'ai confronté à ses actes, il s'est justifié en me disant qu'il pensait que j'allais aimer parce que mon ex m'avait construit une réputation de "chienne en chaleur" et que, forcément, je l'étais. Quand ça m'est arrivé, personne n'a réagi et personne n'y voyait du mal.

Témoignage 3 :

Quand ma mère a découvert que je n'étais plus vierge, elle m'a traité de pute et elle a dit qu'elle préférerait se suicider plutôt que d'avoir une fille comme moi.

Témoignage 4 :

J'ai subi ce que l'on appelle du "viol conjugal" pendant plusieurs mois entre mes 16 et 17 ans. J'étais en couple avec un garçon de trois ans plus âgé que moi et il avait une énorme emprise sur moi. On peut parler de personne toxique et manipulatrice. Mon consentement n'était pas éclairé. Pendant des mois, il a insisté pour qu'on couche ensemble. C'était mon premier vrai copain, j'avais 16 ans à ce moment-là. La première fois qu'on a fait des préliminaires, je n'étais pas du tout prête, pas du tout prête à ce qu'il me touche, pénètre mon corps et pas prête à toucher le sien. Mais il insistait donc je me suis convaincue que je le désirais et je l'ai fait. Petit à petit, ça a continué. Ensuite, on a eu notre première fois. Je ne sais pas si j'ai réellement été en capacité de savoir si j'avais réellement envie de ça. Je me suis beaucoup auto-convaincue que c'était bien, que j'aimais ça, qu'il le fallait, comme si j'avais un devoir envers lui. Un devoir de faire ça pour qu'il m'aime. Au début, je le vivais relativement bien, étant complètement aveuglée par mes "sentiments" pour lui. Par la suite, il a commencé à me faire du chantage affectif et sexuel lorsque je n'avais simplement pas envie de coucher avec lui. Il me manipulait, me menaçait, était violent verbalement jusqu'à ce que je cède par lassitude, peur et culpabilité. Il me disait des choses comme "Tu ne m'aimes plus, c'est ça ? Si tu m'aimais, tu aurais toujours envie de coucher avec moi", "Tu désires un autre mec, vas-y, va coucher avec lui".

J'étais le plus souvent juste terrifiée et épuisée de me battre contre lui. Il savait que je ne supportais pas de me sentir coupable et que quelqu'un m'en veuille, il avait trouvé comment toujours obtenir ce qu'il voulait de moi. Ma première relation amoureuse a été 10 mois d'abus psychologiques et physiques. J'ai mis pratiquement 2 ans à m'en rendre compte et je porte un traumatisme irréversible des relations amoureuses depuis.

Témoignage 5 :

À deux reprises, deux "potes" à moi ont tenté de profiter de moi en soirée.

La première fois, c'était un de mes meilleurs amis depuis 5 ans, j'avais 17 ans. On faisait une petite soirée dans la maison d'un ami. J'avais beaucoup bu, je n'étais pas dans mon état normal et il avait beaucoup rempli mon verre. J'étais donc épuisée et il m'a proposé d'aller me coucher en même temps que lui. J'ai évidemment accepté, lui faisant confiance.

Une fois à l'étage, il a insisté pour que je n'aille pas dormir seule et que je dorme dans la même chambre que lui pour ne pas être seule dans une maison que je ne connaissais pas. J'ai accepté, prenant ça pour de la gentillesse venant d'un ami. J'allais me coucher sur un matelas au sol mais il a insisté pour que je dorme dans le lit deux places près de lui, prétextant qu'il y avait assez de place pour deux. J'ai accepté encore une fois, innocemment. Une fois couchée, il n'arrêtait pas de me toucher le bras, le ventre, le visage, le cou, tout en me parlant. J'étais terriblement mal à l'aise. Le plus terrible, c'est que comme je connaissais la personne, j'avais encore plus difficile à la repousser. Je ne disais rien mais je repoussais un peu sa main, je me retournais, je me dégageais de son contact comme je le pouvais. A un moment, il a commencé à toucher le bord de mes seins avec ses doigts, je l'ai repoussé, il a réessayé. Après ça, il a essayé de passer sa main sous ma culotte, là j'ai bondi et pris mes distances radicalement. Il a fait mine de s'excuser en me disant qu'il était vraiment bourré et m'a demandé de me tourner vers lui. Et là, il a essayé de m'embrasser. Je me suis retournée par réflexe. Le truc, c'est que je n'ai pas osé quitter le lit, ni la pièce, par peur de LE mettre mal à l'aise et de devoir me confronter à lui. J'ai passé la nuit à paniquer.

La deuxième fois, c'était pendant ma première année d'université, lors d'une petite soirée entre potes. Je n'avais pratiquement pas dormi la nuit précédente et j'avais trop bu. Une personne que je considérais comme un ami m'avait fait beaucoup boire et insistait pour que j'essaye de fumer pour la première fois. Son pote avait de la beuh et était intéressé par moi. Il a tellement insisté et forcé que j'ai fini par dire oui avec deux autres amies. On est allés dans sa chambre et après avoir un peu fumé, mon "ami" est parti avec mes deux amies et m'a laissée volontairement seule avec ce fameux pote qui avait des vues sur moi. Je pensais innocemment à ce moment-là que c'était le temps de quelques minutes, le temps qu'il vienne me chercher et me raccompagner là où tout le monde était, comme il le faisait pour mes deux amies. Il m'a laissée avec ce garçon près d'une heure, seule, alcoolisée, sous stupéfiant, sans moyen de me défendre. Ce garçon a essayé de m'embrasser à plusieurs reprises, de me toucher un peu, de se coller à moi. Dans mon état, je mettais plusieurs secondes à le repousser. Et à nouveau, il a essayé de passer sa main dans ma culotte.

Dans un élan d'instinct de survie et de panique, je me suis recroquevillée dans un coin de la chambre et j'ai attendu que mon "ami" revienne me chercher, naïve et ne me rendant pas compte que tout avait été orchestré dans l'optique qu'il couche avec moi, pour qu'il me viole en d'autres termes. Si je n'avais pas su réagir, j'aurais fini violée.

Pourquoi le combat féministe et égalitaire a-t-il encore du sens aujourd'hui ?

A la suite de la lecture de cette série de témoignages, notre cercle Fe-Male insiste plus que jamais sur la sensibilisation des étudiant.e.s à la problématique et à la fréquence de ce genre de violences. Fe-Male a pour objectif premier d'être un(e) "safe place" pour ses étudiant.e.s, de les accueillir, les écouter et les considérer.

Promouvoir l'égalité aujourd'hui, en tant que jeunes adultes, est essentiel car nous sommes tous et toutes les futur.e.s acteurs.rices de notre monde.

Fe-Male s'investit dans la vie universitaire par une série de projets, d'activités et d'évènements variés (réunions en team, cercles de parole, podcasts, posts Instagram, etc.). A notre échelle, nous tentons de continuer à mettre en avant l'importance de ce combat et à rappeler que non, l'égalité n'est pas encore acquise et que oui, les femmes souffrent encore et toujours de multiples injustices et discriminations.

Si tu souhaites faire partie de notre team de qualité, n'hésite pas à nous rejoindre !

Tu verras, on est bonne ambi et on ne parle pas que de choses tristes ;))

Réseaux sociaux :

Instagram : @fe_maleusaintlouis @marie.mauriello @jessica_tlm

Facebook : Cercle Fe-Male USL-B



Un article écrit en collaboration avec le cercle Fe-male de l'USLB

Liv Stromquist : une référence en matière de BD féministe

Depuis la découverte de la BD « Les Sentiments amoureux du prince Charles » écrite par Liv Stromquist, je n'ai pas arrêté d'en faire la publicité auprès de mes proches. Écrire un article dessus pour la présentation artistique du Marais News fut donc une suite logique.

Liv Stromquist, auteure de BD suédoise, étudia les Sciences politiques à l'université Archevêché de Lund. À l'aide de l'instrument qu'est la bande dessinée, elle souhaite faire passer son message féministe en utilisant les connaissances qu'elle a acquise durant ses études.

Bien que le titre puisse y faire penser, cette bande-dessinée n'est en aucun cas un énième livre ou documentaire sur la relation entre Diana et le prince Charles. Ils apparaissent seulement à la première page du livre afin d'introduire le sujet qui est les relations amoureuses. Plus précisément, les relations amoureuses hétéronormées dans un contexte patriarcal. Sous forme de vulgarisation de théories de sociologues et d'historiens, Liv Stromquist retrace l'histoire du couple tel que nous le concevons en Occident. Pour ce faire, elle se sert de la mythologie suédoise, son pays d'origine, d'articles de magazines féminins ou de journaux plus traditionnels, de figures emblématiques de la Pop culture telles que Carry de Sex and the City, Whitney Houston...

Au fil des pages remplies de noir et blanc, vous en apprendrez plus sur le fonctionnement traditionnel des couples hétéronormés à travers des questions telles que pourquoi la femme a tendance à être plus affective, pourquoi les hommes fuient-ils en général l'engagement, d'où vient la notion de fidélité, a-t-elle toujours existé dans les couples occidentaux et enfin que signifie ce que nous appelons l'Amour. Elle aborde tout cela avec énormément d'humour et de sarcasme.

Afin de rendre la lecture plus légère, elle entrecoupe les sujets plus sérieux par d'autres plus légers comme le prix de la bobonne, le prix des pires petits amis de l'histoire, qui vous fera découvrir quels merveilleux compagnons étaient Picasso, Albert Einstein et bien d'autres encore.

« Les sentiments du Prince Charles » est une de ses œuvres les plus connues. Elle en a cependant écrit d'autres, toutes aussi intéressantes. Chacune de ses BDs a un thème spécifique : celle que je présente ici est, comme je l'ai écrit plus haut sur le couple hétéronormé, « L'origine du monde » se concentre sur les organes féminins et leur représentation au fil des siècles ; sa dernière sortie « Le palais de miroirs » a pour thème le rapport que nous avons avec l'apparence...



Rédigé par Arielle Simon

Les recommandations du mois

Cette édition portant sur le féminisme, il nous a semblé judicieux de la terminer sur une sélection de livres, podcast et romans graphiques coups de cœur vous permettant d'en apprendre plus sur le sujet. Afin de vous faciliter la tâche, les recommandations sont recoupées en différents thèmes. La liste n'est évidemment pas exhaustive étant donné qu'elle se base seulement sur ce que notre rédactrice Arielle Simon a lu ou écouté.

La catégorie à lire et regarder concerne les romans graphiques.

Thème des sorcières :

À Lire :

- Mona Chollet, *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*, Zones, 2018, 240 p.
- Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière*, Entremonde, 2017, 464 p.
- Françoise d'Eaubonne, *Le sexocide des sorcières*, L'esprit frappeur, 1999 153 p.

À écouter :

- Sorcières, LSD (4 épisodes de 54 minutes) Un podcast à soi – épisode 6 – le gynécologue et la sorcière
- Gang of Witches - épisode 2- La chasse au sorcières
- Sur le fil, 17 février 2022, En Ecosse...

Masculinité :

À lire :

- John Stoltenberg, *Refuser d'être un homme*, Syllepse, 2013, 268 p.
- Bell Hooks, *La volonté de changer*, Divergences, 2021, 240 p.

À écouter :

- Un podcast à soi – épisode 8 – Un autre homme est possible
- Floraison - saison 2 épisode 4 - Refuser d'être un homme, John Stoltenberg (fiche de lecture)

À lire et regarder :

- Guillaume Daudin, Stéphane Jourdain, *Les contraceptés, enquête sur le dernier tabou*, Steinkis Editions, 2021, 143 p.

Afroféminisme :

À lire :

- Bell Hooks, *Ne suis-je pas une femme*, Cambourakis, 2015, 304 p.
- Angela Davis, *Blues et féministe noir*, Liberalia, 2017, 414 p.

À écouter :

- Gang of Witches – épisode #21- AFROFÉMINISME ET PUISSANCE DU CONTE
- Un podcast à soi – épisode 7- Femmes noires et flamboyantes

Ecoféminisme :

À lire :

- Sidonie Sigrist, *La révolution écoféministe*, Marabout, 2021, 200 p.
- Carolyn Merchant, *the Death of Nature, Ecology, and the Scientific revolution*, San Francisco, 1980
- Emilie Hache, *Reclaim, recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, 2016, 416 p.

À écouter :

- Gang of Witches – épisode #7 – écoféminisme(s)
- Kiffe ta race - épisode 77 - Véganisme, écoféminisme...des trucs de Blanc.hes ?
- Un podcast à soi - épisode - écoféminisme (2ème volet) Retrouver la terre
- Soif de sens - épisode 51 - Vandana
- Shiva : The Seed War (également disponible en français)

Sexisme ordinaire :

À lire :

- Luna Baruta et al., *Dans la bouche d'une fille*, Albin Michel, 2021, 224 p.
- Eve Cambreleng et al., *Survivre au sexisme ordinaire*, Librio, 2021, 96 p.

À écouter :

- Un podcast à soi – épisode 1 – sexisme ordinaire en milieu tempéré
- Dis bonjour sale pute (tous les épisodes)

À lire et regarder :

- Thomas Mathieu, *Les Crocodiles*, Le Lombard, 2014, 176 p.
- Juliette Boutant, Thomas Mathieu, *Les Crocodiles sont toujours là*, Casterman, 2019, 186 p.

Coups de cœurs sans catégorie :

À lire :

- Virginie Despentes, *King Kong théorie*, Le livre de poche, 2007, 160 p.
- Mona Chollet, *Beauté fatale*, La découverte, 2012, 240 p.
- Stéphanie Thomas, *Mal de mères : Dix femmes racontent leur regret d'être mère*, J. -C Lattès, 2021, 200 p.

À regarder et lire :

- Liv Stromquist, *Les origines du monde*, Rackham, 2016, 144 p.

Recommandations par Arielle Simon

La sexualisation des afro-descendant.e.s

La sexualisation est un thème dont on entend beaucoup parler, mais de quoi s'agit-il précisément ? Selon la définition du Larousse, "est égale au fait de sexualiser, donner une connotation sexuelle". Dans la société moderne, très patriarcale, les femmes en sont les principales victimes, ainsi, leur sexualisation vont leur faire subir des abus sexistes qui prendront la forme d'harcèlement de rue jusqu'au viol. Aussi, la femme noire, bien qu'elle ne soit pas comprise dans les standards de beauté occidental, en est paradoxalement également victime. Néanmoins, sa sexualisation dérive d'une trajectoire différente, celle du passé colonial.

Durant l'ère coloniale, les violences sexuelles à l'égard des femmes noires étaient si fréquentes qu'Amandine Lauro, historienne spécialisée dans le genre et la colonisation explicite : "les territoires coloniaux sont des territoires d'opportunisme sexuel pour les colonisateurs" (Cases rebelles, 2018). Les colonies représentaient, pour les colons, des lieux dans lesquels aucuns tabous n'existaient. Les colonisés, pour eux, étaient plus proches de l'animal que de l'Homme, c'est pour cette raison qu'ils ne méritaient pas le respect pourtant octroyé à leurs épouses restées en métropole. La femme noire, était perçue comme facile, accessible, sans morale et insatiable, selon les colonisateurs. La femme ébène représentait l'opposée de leur conjointe, synonyme de pureté inébranlable. Elle représentait donc la libération des frustrations interdites sexuelles de l'Homme blanc. En conséquence, la Femme africaine, synonyme de fantasme impure, sera constamment sexualisée.

Vers le XIX et le XX siècle, grâce à la photographie, se développent des images pornographiques qui représentent les colonies comme des lieux des vices et leur culture comme extrêmement sexuelle.

Et aujourd'hui ?

On pourrait penser qu'à l'heure actuelle les choses aient changé, mais ce n'est pas vraiment le cas, l'héritage de l'objectivation et de la sexualisation des femmes africaines en époque coloniale est bien présent et s'est modernisé. Ainsi, cet héritage s'est par exemple cristallisé dans le milieu de la pornographie. Dans un classement partagé en 2019 par le site pornographique xHamster via Twitter, le terme « beurette » apparaît comme le mot le plus recherché sur leur moteur de recherche.

De plus, lorsque des mots comme « esclaves noires » ou « KKK » sont tapés sur le moteur de recherche de Pornhub, plusieurs vidéos de type dégradant apparaissent. La femme africaine est donc, non seulement hyper sexualisée, mais de surcroît, victime d'un fétichisme malsain. Notons que, cette objectivation sexuelle va débiter dès son plus jeune âge et elle va souvent être confrontée à la sexualité avant même le début de son adolescence. En outre, une grande partie des femmes noires de la diaspora occidentale subit encore des réflexions vis-à-vis du prétendu « appétit sexuel » qu'elles devraient avoir. Cette hypersexualisation se traduit également dans les films où ces femmes sont souvent représentées comme des prostituées, mais rarement, par exemple, comme des bourgeoises. En somme, la société moderne voit encore trop fréquemment la femme noire comme un simple corps et non comme un être doté d'intelligence et de qualités liées à sa propre essence.

Et les hommes ?

Bien qu'ils soient souvent à l'initiative de la sexualisation dont les femmes sont victimes, il faut aussi rappeler que les hommes noirs, dans une autre mesure, sont également sujets à de l'hypersexualisation. En effet, le stéréotype selon lequel ils possèdent des organes génitaux imposant qui les rendraient donc « meilleurs au lit » crée une certaine problématique : Ce stéréotype sexualise non seulement l'Homme noir, mais peut aussi créer chez lui un complexe dans le cas où celui-ci ne remplirait pas les caractéristiques qu'on lui a attribués. Aussi, comme on peut l'entendre à l'épisode 6 du podcast À l'intersection l'un des invités, un jeune homme noir nous livre ses expériences. Il explicite que certains Hommes noirs dont lui, ne se sentent considérés que comme des « pénis » des « sex toys » « des bêtes de sexe » ou « des fantasmes ».

En conclusion, même si l'Histoire coloniale nous semble lointaine et assez vieille, elle ne l'est pas vraiment. La communauté noire en porte toujours le poids qui non seulement est très lourd mais parvient également à conditionner leur vie quotidienne en portant par exemple atteinte à leur santé mentale.

Melinda Gouba, membre du cercle Kilimandjaro

“Rate, mais rate bien!”

Depuis l'annonce des résultats, l'onglet « mon parcours d'étude », a été le terrain d'un certain nombre de questionnements existentiels. Que faire si l'on a essuyé un échec ? Vers qui peut-on se tourner ?

Dans une conception très essentialiste, caractéristique en Europe et davantage exacerbée dans un contexte universitaire, l'échec peut être perçu comme emprisonnant. Mais qu'est-ce que l'échec ? Que dit-il ? Dans un premier temps, il est opportun de se défaire de l'idée selon laquelle il n'existe qu'une seule sorte d'échec : l'échec de soi. Il convient de distinguer l'échec d'une initiative ou d'un projet et l'échec de sa personne. En effet, ni l'échec ni le succès n'indiquent la vérité de notre essence, mais tous deux nous projettent dans l'aventure d'une existence. Autrement dit, l'échec ne nous dit pas ce qu'on vaut mais nous invite à nous demander ce qu'on va faire. Dès lors, il faut prendre le temps de s'arrêter et de voir ce qui se dessine. L'échec est une expérience enrichissante en ce qu'il nous invite à comprendre ce qui nous importe vraiment, nous permet de mieux réussir dans une voie qui nous correspond.

“Prendre le temps de prendre du recul et de se questionner sur comment on a fonctionné, à tout niveau, pendant la session d'examen. Déterminer ce qui a marché, ce qui n'a pas marché et agir en conséquence. Bien s'entourer de gens positifs et qui nous tirent vers le haut.”
- Line de Jaer, membre du SOAR.

Les échecs font partie de l'apprentissage, permettent de corriger pour l'avenir ce qui nous a conduit à échouer et peuvent nous mener vers une plus grande volonté de réussite. Pour un accompagnement dans ce sens, le Service d'Orientation et d'Accompagnement vers la Réussite (SOAR) propose des entretiens individuels ou collectifs tout au long de l'année ainsi que des ateliers tels que "Se mettre au travail et y rester : comment planifier, gérer son temps et créer une routine au quotidien ?" ou encore un atelier qui traite de "Communication et (d') affirmation de soi", avec le SAES (Service des Affaires Étudiantes et Sociales). Un service de tutorat est aussi organisé, ainsi qu'un soutien à la réorientation, trois blocus dirigés (en décembre, avril et mai), des cours de renforcement en français et en mathématiques, et beaucoup d'autres initiatives que nous vous invitons à découvrir sur leur page Moodle.

Pour conclure avec une citation du jazzman américain, Miles Davis : « Il n'y a pas de fausses notes, seules les notes que vous jouerez après diront si cette note était juste ou fausse. »

Nous remercions l'équipe du SOAR pour l'intérêt qu'ils ont porté à cette collaboration.



Rédigé par Simon Glaude et
Arielle Simon

Marais ta grande soeur

Au programme des prochaines éditions du Marais News, une nouvelle rubrique où le Marais devient ta grande sœur et te transmet les petits “tips and tricks” que ses rédacteurs.rices utilisent dans leur vie de tous les jours. Les sujets seront aussi vastes que notre imagination avec pour principal point commun l’idée que nous aussi, nous aurions voulu savoir ça en temps et en heure ! Bonne découverte !

- Au niveau des habits et du temps en ce moment, les couches sont tes meilleures amies : une tenue à habiller et déshabiller au fil des degrés.
- Pensez à regarder la météo avant de sortir ! Ce serait dommage de ruiner un pantalon blanc à cause de la pluie...
- Pour assurer une longueur de vie optimale aux jeans noirs, les laver à l’envers, à 30°, sans adoucissant ni séchoir.
- Pour les grand.e.s dépensier.ère.s, investir dans un cahier pour noter les dépenses permet de distinguer les achats utiles et inutiles et de rectifier le tir à la séance de shopping suivante.
- Quand vous faites du shopping, mettez un t-shirt ou top blanc et un jeans : ça va avec tout quand on essaie !
- Le préféré de mes parents : “nothing good happens after two a.m.”... Adaptons le ici, avec l’idée qu’il est préférable de savoir, à 2h du matin, où l’on dort et avec qui.
- Pour les soirées arrosées, augmenter en degrés et boire de l’eau à la fin de la sortie permet de réduire les lendemains difficiles.
- En cas d’urgence - ce qu’on ne vous souhaite pas - l’application 112 rassemble la plupart des différents numéros d’urgence et permet de géolocaliser la personne immédiatement.
- Si tu te chauffes à préparer un bon petit plat chez toi, n’hésite pas à en faire un peu plus pour en avoir le lendemain aussi, ou inviter tous tes potes !
- Pour celles et ceux qui vivent sous un rocher depuis le début de leurs études, l’application et site internet Wirenotes est le repère clé pour les synthèses et notes de cours.
- Les livres de cours sont (souvent) moins chers en seconde main, n’hésitez pas à checker.
- Un petit slogan par chez nous dit “S6, tu bosses et grande diss, S10, tu bosses ou tu bisses”. Commencez à bosser à l’avance
- Une batterie portable dans le sac permet d’éviter des téléphones qui s’éteignent pile au moment où l’on en a besoin.
- Pour celles et ceux qui ont l’impression de perdre du temps sur le téléphone, une pause spécialement dédiée à l’utilisation du téléphone entre deux séances d’étude permet d’entretenir une meilleure relation aux écrans.
- Pour les stressé.e.s de la vie, les fleurs de Bach permettent de se reconcentrer alors qu’on se sent débordé.
- Une routine bien organisée le matin permet de conserver plus d’énergie pour le restant de la journée.

Pour toi aussi assumer le rôle de grand frère ou grande sœur, n’hésite pas à transmettre d’autres idées de conseils via la page instagram du Marais News (@maraisnews)

Rédigé par Louise Flahaut et
Héloïse Sac

Quizz sur le féminisme

1. Qu'est-ce que le féminisme ?

- A. Mouvement militant pour que les droits des femmes soient les mêmes que ceux des hommes.
- B. Mouvement militant que les droits des femmes soient supérieurs à ceux des hommes.
- C. Mouvement militant pour que les droits des femmes soient inférieurs à ceux des hommes.

2. Qu'est-ce que le machinisme ?

- A. Une idéologie suivant laquelle l'homme domine socialement la femme et a droit à des privilèges de maître.
- B. Une idéologie suivant laquelle la femme domine socialement l'homme et a le droit à des privilèges de maître.
- C. Une idéologie suivant laquelle les femmes et les hommes sont égaux.

3. En quel siècle le féminisme prend racine ?

- A. XXe siècle
- B. XVIIe siècle
- C. XVIIIe siècle

4. Connaissez-vous des figures du féminisme ?

- A. Oui, Jean-Paul Sartre
- B. Oui, Beethoven
- C. Oui, Olympe de Gouges

5. Qui a réalisé un discours proclamant les droits de la femme et de la citoyenne ?

- A. Simone de Beauvoir
- B. Olympe de Gouges
- C. Simone Veil

6. Entre ces 3 réponses, laquelle est un mouvement féministe actuel en France ?

- A. « La Manif pour tous »
- B. « Ni putes ni soumises »
- C. « Women's Social and Political Union »

7. Quelle pièce de théâtre donne lieu à plusieurs situations qui montrent une certaine volonté d'inverser les rôles dans une société qui proclame que « la guerre est l'affaire des hommes et la maison, celle des femmes. » ?

- A. « Lysistrata » par Aristophane
- B. « Dom Juan » par Molière
- C. « L'École des femmes » par Molière

8. En quelle année les femmes obtiennent le droit de vote aux élections communales en Belgique ?

- A. 1920
- B. 1933
- C. 1947

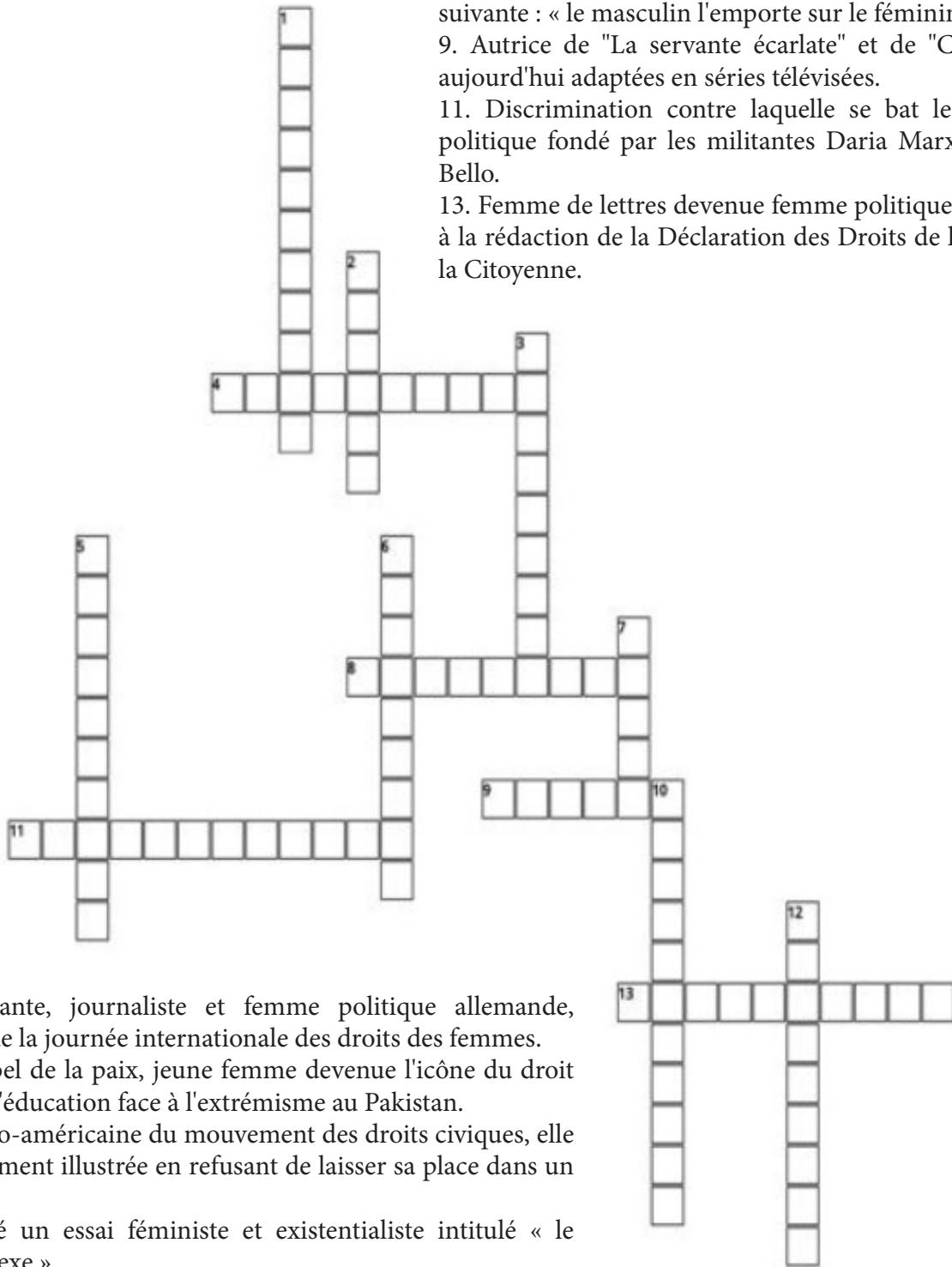
9. Quel est le pourcentage de femmes présentes au Parlement en Belgique ?

- A. 41,4 %
- B. 15,8 %
- C. 26,6 %

10. Qui a dit : « On ne naît pas femme, on le devient » ?

- A. Simone de Beauvoir
- B. Jean Lassale
- C. Aristophane

Mots croisés



Horizontal :

- 4. « Fille de la révolution », il s'agit d'une artiste peintre mexicaine.
- 8. Forme d'écriture qui supprime la règle de grammaire suivante : « le masculin l'emporte sur le féminin ».
- 9. Autrice de "La servante écarlate" et de "Captive", euvres aujourd'hui adaptées en séries télévisées.
- 11. Discrimination contre laquelle se bat le collectif Gras politique fondé par les militantes Daria Marx et Eva Perez-Bello.
- 13. Femme de lettres devenue femme politique qui a participé à la rédaction de la Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne.

Vertical :

- 1. Enseignante, journaliste et femme politique allemande, initiatrice de la journée internationale des droits des femmes.
- 2. Prix Nobel de la paix, jeune femme devenue l'icône du droit des filles à l'éducation face à l'extrémisme au Pakistan.
- 3. Icône afro-américaine du mouvement des droits civiques, elle s'est notamment illustrée en refusant de laisser sa place dans un bus.
- 5. A rédigé un essai féministe et existentialiste intitulé « le deuxième sexe ».
- 6. Action d'affranchir ou de s'affranchir d'une autorité, de servitudes ou de préjugés.
- 7. Mouvement faisant suite à "l'affaire Weinstein"
- 10. Action de séparer à partir de certains critères ou caractères distinctifs.
- 12. Dramaturge américaine, autrice de "les monologues du vagin".

Soluce

Quizz :

1. Mouvement militant pour que les droits des femmes soient les mêmes que ceux des hommes.
2. Une idéologie suivant laquelle l'homme domine socialement la femme et a droit à des privilèges de maître.
3. XVIIIe siècle
4. Oui, Olympe de Gouges
5. Olympe de Gouges
6. « Ni putes ni soumises »
7. « Lysistrata » par Aristophane
8. 1920
9. 41,4 %
10. Simone de Beauvoir

Mots croisés

1. Clara Zetkin
2. Malala
3. Rosa Parks
4. Frida Kahlo
5. De Beauvoir
6. Emanciper
7. Me Too
8. Inclusive
9. Atwood
10. Discriminer
11. Grossophobie
12. Eve Ensler
13. Simone Veil

Le Marais News

Rédaction

Vice-Présidente
Communication du CAU,
Adriana Mironescu

Co-Commissaire Média
du CAU, Héloïse Sac

Adrien Alost, rédacteur

Louise Flahaut, rédactrice

Simon Glaude, rédacteur

Natia Nadoyan, rédactrice

Arielle Simon, rédactrice

Jade Vander Biest,
rédactrice

Baptiste Vernaeve,
rédacteur

Edition

Co-Commissaire Média
du CAU, Alba Tejon Navarro



Remerciements

Hugo Auquière pour la
couverture,

Le cercle Fe-Male,

Le cercle Kilimandjaro,

Diane Bernard,

Théa Seutin,

L'équipe du SOAR,

Les techniciens de
surface de l'Université
Saint-Louis

Suivez-nous sur nos réseaux sociaux !

Facebook : Le Marais News - Université Saint-Louis

Instagram : @maraisnews

Email : maraissaintlouis@gmail.com